

CHAPITRE PREMIER

LE MYTHE CARTÉSIEN

1. LA DOCTRINE REÇUE.

Il est une doctrine concernant la nature et la localisation de l'esprit, à ce point prévalente parmi les hommes de science et le grand public qu'elle mérite d'être appelée « la doctrine reçue ». La plupart des philosophes, des psychologues et des théologiens souscrivent, avec quelques légères réserves, à ses principaux articles et tout en reconnaissant qu'elle présente certaines difficultés théoriques, prétendent volontiers que ces difficultés pourraient être surmontées sans que soit sérieusement modifiée l'économie générale de la théorie. Le présent ouvrage montrera que les principes centraux de cette doctrine sont dépourvus de fondement et incompatibles avec ce que, en dehors de toute spéculation, nous savons de l'esprit.

Voici cette doctrine reçue qui remonte, en ordre principal, à Descartes. A l'exception discutable des idiots et des enfants en nourrice, tout être humain a, à la fois, un esprit et un corps ou, comme certains préfèrent le formuler, tout être humain est à la fois un esprit et un corps. L'esprit et le corps sont généralement attelés ensemble mais, après la mort corporelle, l'esprit préalablement associé à un corps peut continuer d'exister et de fonctionner.

Les corps humains sont étendus dans l'espace et sujets aux lois de la mécanique qui gouvernent également tous les autres corps étendus dans l'espace. Des observateurs peuvent observer de l'extérieur les états et mouvements de ces corps. Ainsi, la vie corporelle d'un individu est une affaire publique, de même que la vie des animaux, des reptiles et celle des arbres, des cristaux et des planètes.

Les esprits, en revanche, ne sont pas étendus dans l'espace et leurs opérations ne sont pas sujettes aux lois de la mécanique. Les opérations d'un esprit ne sont pas observables; elles sont privées. Il n'y a que moi qui puisse prendre une connaissance directe des états et opérations de mon esprit. C'est pourquoi, chaque individu vit deux vies

parallèles, celle de son corps et celle de son esprit. La première est publique, la seconde est privée. Les événements de la première histoire appartiennent au monde physique, ceux de la seconde appartiennent au monde mental.

Certains penseurs ont contesté la théorie que l'être humain contrôle ou puisse contrôler directement l'ensemble ou, même, une partie des événements de son histoire privée. Selon la doctrine reçue, il y a, pour le moins, plusieurs événements dont il a une connaissance directe et indiscutable. Dans la conscience, la conscience de soi et lors de l'introspection, l'individu est directement et authentiquement informé des états et des opérations de son esprit. Il peut avoir des doutes plus ou moins graves sur des épisodes contemporains et adjacents du monde physique mais il ne peut en avoir à propos d'au moins une partie de ce qui, au moment même, occupe son esprit.

On explique généralement la disparité des deux vies et des deux mondes en disant que les choses et événements qui appartiennent au monde physique, à l'inclusion du corps de celui qui parle sont extérieurs, tandis que les fonctionnements de son esprit sont intérieurs. Cette antithèse de l'intérieur et de l'extérieur est d'origine métaphorique et est censée être comprise comme telle. En effet, les esprits, qui ne sont pas dans l'espace, ne peuvent être décrits comme étant spatialement à l'intérieur de quelque chose d'autre ou comme comprenant des choses qui, spatialement, auraient lieu à l'intérieur d'eux-mêmes. Mais on note de fréquents relâchements de cette bonne intention et, parmi les théoriciens, il en est qui spéculent sur le point de savoir comment des stimuli dont les sources physiques sont à des mètres ou des kilomètres de la peau d'un sujet peuvent produire des réponses mentales à l'intérieur de son crâne, ou comment des décisions formées à l'intérieur de sa boîte crânienne peuvent être à l'origine de mouvements aux extrémités de ses membres.

Mais, même lorsque l'opposition intérieur-extérieur est comprise comme une métaphore, le problème de savoir comment l'esprit et le corps s'influencent réciproquement reste, on le sait, chargé de difficultés théoriques. Ce que l'esprit veut, les jambes, les bras et la langue l'exécutent; ce qui affecte les oreilles et les yeux est en relation avec ce que l'esprit perçoit; les grimaces et les sourires révèlent des états d'esprit et l'on espère que les châtiments corporels ont un effet moral bénéfique. Mais les liaisons et influences entre les épisodes de l'histoire privée et ceux de l'histoire publique restent mystérieuses puisque, par définition, elles ne peuvent appartenir à aucune des deux séries. On ne pourrait inclure ces liaisons et influences parmi les événements décrits dans une autobiographie de la vie intérieure d'une personne ni, davantage, dans les événements rapportés dans une biographie écrite par un tiers sur la vie publique de cette même personne. On ne

peut observer ces liaisons et influences ni par l'introspection, ni par des expériences de laboratoire. En fait, il s'agit là d'une balle que se renvoient sans cesse les théoriciens de la physiologie et ceux de la psychologie.

Au fondement de cette interprétation partiellement métaphorique de la dichotomie des deux vies, il y a une hypothèse philosophique apparemment plus profonde et selon laquelle il faut distinguer entre deux genres différents d'existence ou de statut. Ce qui existe ou se produit peut avoir le statut d'existence physique ou celui d'existence mentale. Un peu de la même façon qu'une pièce de monnaie tombe sur le côté pile ou sur le côté face et que les créatures vivantes sont mâles ou femelles, on suppose que l'existence doit être soit mentale, soit physique. La caractéristique nécessaire de ce qui a une existence physique est d'avoir lieu dans l'espace et dans le temps; la caractéristique nécessaire de ce qui a une existence mentale est de se produire dans le temps mais non dans l'espace. Ce qui a une existence physique est composé de matière ou est une fonction de la matière; ce qui a une existence mentale est conscient ou est une fonction de la conscience.

L'esprit et la matière sont donc deux pôles opposés et cette opposition est souvent exprimée de la façon suivante. Les objets matériels sont situés dans un champ commun, connu sous le nom d'« espace » et ce qui arrive à un corps dans une partie de l'espace est lié mécaniquement à ce qui arrive à d'autres corps dans d'autres parties de l'espace. Les événements mentaux, en revanche, se produisent dans des champs isolés, connus sous le nom d'« esprits » et il n'y a pas, à l'exception, peut-être, de la télépathie, de relation causale directe entre ce qui se passe dans un esprit et ce qui se passe dans un autre. Ce n'est que par le truchement du monde physique public que l'esprit d'une personne peut exercer une influence sur l'esprit d'une autre. L'esprit est sa propre place et chacun de nous, dans sa vie intérieure, mène la vie d'un Robinson Crusoé fantomatique. Les êtres humains peuvent se voir, s'entendre, se battre au moyen de leurs corps mais ils sont irrémédiablement aveugles et sourds aux fonctionnements de leurs esprits respectifs sur lesquels ils ne peuvent d'ailleurs pas opérer.

Quel genre de connaissance peut-on avoir des fonctionnements d'un esprit? D'une part, selon la doctrine reçue, chaque individu a une connaissance directe, la meilleure possible, du fonctionnement de son esprit. Les états et les processus mentaux sont (ou sont normalement) des états et des processus conscients et la conscience qui les irradie ne peut engendrer aucune illusion et laisser place à aucun doute. Les pensées, les sentiments et les volontés du moment, les perceptions, les souvenirs et les imaginations d'un individu sont intrin-

sèquement « phosphorescents », leur existence et leur nature sont inévitablement révélées à leur auteur. La vie intérieure est donc un flux de conscience d'un genre tel qu'il serait absurde de suggérer que l'esprit dont la vie consiste dans ce flux de conscience n'en soit pas conscient.

Il est vrai que les expériences invoquées récemment par Freud tendent à montrer qu'il existe des affluents à ce flux de conscience, affluents qui coulent à l'insu de la personne chez qui ils se manifestent. Les êtres humains sont mus par des impulsions qu'ils désavouent vigoureusement, certaines de leurs pensées diffèrent de celles qu'ils reconnaissent comme leurs et certaines des actions qu'ils pensent vouloir accomplir ne sont pas réellement voulues par eux. Ils peuvent être dupes de leur propre hypocrisie et réussir très bien à ignorer des faits de leur vie mentale qui, selon la doctrine reçue, devraient leur être transparents. Néanmoins, les tenants de cette doctrine reçue maintiennent que, dans des circonstances normales, une personne doit, directement et authentiquement, être au courant de l'état et du fonctionnement de son esprit.

Non seulement la doctrine reçue suppose-t-elle de l'individu qu'il ait à sa disposition une abondance de données prétendument immédiates de la conscience, mais encore qu'il soit capable, de temps à autre, d'un genre spécial de perception, à savoir de perception intérieure ou d'introspection. L'individu serait alors capable d'un « regard » (non-optique) sur ce qui se passe dans son esprit. Non seulement pourrait-il, au moyen du sens de la vue, voir et examiner une fleur ou, au moyen du sens de l'ouïe, écouter et différencier les notes d'un carillon, mais encore il pourrait examiner, rétrospectivement, par la réflexion et sans l'aide d'aucun organe des sens, les événements courants de sa vie intérieure. Par ailleurs, elle suppose également que cette observation de soi est à l'abri de l'illusion, de la confusion et du doute. Ce rapport d'un esprit sur ce qui se passe en lui possède ainsi une certitude supérieure à la plus haute certitude possédée par ses rapports sur les événements du monde physique. Les perceptions sensorielles pourraient être erronées et confuses mais la conscience et l'introspection ne pourraient l'être.

D'autre part, un individu n'a d'accès direct d'aucune sorte aux événements de la vie intérieure d'un autre individu. Au mieux, il ne peut faire que des inférences problématiques à partir de conduites corporelles observées chez cet autre individu et conclure à des états d'esprit que, par analogie avec sa propre conduite, il suppose se manifester dans les conduites observées. L'accès direct au fonctionnement d'un esprit est le privilège de cet esprit lui-même et, à défaut de privilèges de ce genre, le fonctionnement d'un esprit est opaque à toute autre personne. En effet, aucune observation ne peut corroborer de

prétendues inférences formées par certains observateurs qui, de mouvements corporels analogues aux leurs, concluent à des fonctionnements mentaux pareillement analogues aux leurs. Il n'est dès lors pas étonnant qu'un adhérent à cette doctrine reçue trouve difficile déluder la conséquence de ses prémisses, à savoir qu'il n'a pas de bonnes raisons de croire qu'il existe d'autres esprits que le sien. Même s'il préfère croire qu'aux autres corps humains sont unis des esprits ne différant guère du sien, il ne peut prétendre être à même de découvrir leurs caractéristiques individuelles ou les processus particuliers qu'ils subissent ou mettent en marche. Selon cette théorie, la solitude absolue est l'inéluctable destinée de l'âme car, seuls, les corps peuvent se rencontrer.

Ce schéma général a un corollaire nécessaire; il prescrit implicitement une façon spéciale de comprendre les concepts de capacités et d'opérations mentales. Les verbes, noms et adjectifs utilisés dans la vie courante pour décrire l'intelligence, le caractère et les accomplissements de niveau élevé des individus que l'on rencontre doivent être interprétés comme désignant des épisodes particuliers de l'histoire secrète de ces individus ou des tendances menant à l'avènement de tels épisodes. Quand on dit de quelqu'un qu'il connaît, croit ou devine quelque chose, qu'il espère, craint, se propose ou évite de faire quelque chose, qu'il projette ceci ou est amusé par cela, on suppose que ces verbes dénotent l'apparition de modifications spécifiques dans son champ de conscience (pour tout autre invisible). Seul, son propre accès privilégié à ce flux de conscience pourrait, par l'introspection et une prise de conscience directe, fournir un témoignage authentique de ce que ces verbes désignant des conduites mentales sont ou non correctement appliqués. L'observateur, qu'il soit professeur, critique, biographe ou ami, ne pourra jamais avoir l'assurance que ses commentaires contiennent une parcelle de vérité. En fait, ce n'est que parce que nous savons faire ce genre de commentaires, les faisons en général correctement et les corrigeons quand ils se trouvent être faux ou confus, que les philosophes ont jugé nécessaire de construire des théories sur la nature et la localisation des esprits. Trouvant les concepts de conduite mentale utilisés régulièrement et avec efficacité, ils ont naturellement tenté d'élaborer leur géographie logique. Mais la géographie logique généralement proposée entraînerait qu'il ne pourrait y avoir aucun usage régulier ou efficace de ces concepts de conduite mentale dans nos descriptions de l'esprit d'autrui ou dans les recommandations que nous lui adressons.

2. ABSURDITÉ DE LA DOCTRINE REÇUE.

Je parlerai souvent de la doctrine reçue que je viens de résumer comme du « dogme du fantôme dans la machine ». L'injure est délibérée. J'espère montrer que cette théorie est complètement fausse, fausse en principe et non en détail car elle n'est pas seulement un assemblage d'erreurs particulières mais une seule grosse erreur d'un genre particulier, à savoir une erreur de catégorie. En effet, cette théorie représente les faits de la vie mentale comme s'ils appartenaient à un type logique ou à une catégorie (ou à une série de types logiques ou de catégories), alors qu'en fait ils appartiennent à une autre catégorie ou à un type logique différent. C'est la raison pour laquelle il s'agit d'un mythe de philosophe. Dans mes efforts pour faire éclater le mythe, on considérera sans doute que je nie des faits bien connus concernant la vie mentale des êtres humains et, si je m'en défends en alléguant que je ne veux que rectifier la logique des concepts de conduite mentale, on rejettera probablement cette excuse comme un simple subterfuge.

Il me faut d'abord expliquer ce que j'entends par l'expression « erreur de catégorie » ; je le ferai en m'aidant d'une série d'exemples.

Un étranger visite pour la première fois Oxford ou Cambridge ; on lui montre des collèges, des bibliothèques, des terrains de sport, des musées, des laboratoires et des bâtiments administratifs. Cet étranger demande alors : « Mais, où est l'Université ? J'ai vu où vivent les membres des collèges, où travaille le Recteur, où les physiciens font leurs expériences et différents autres bâtiments, mais je n'ai pas encore vu l'Université dans laquelle résident et travaillent les membres de votre Université ». Il faudra alors lui expliquer que l'Université n'est pas une institution supplémentaire, une adjonction aux Collèges, laboratoires et bureaux qu'il a pu voir. L'Université n'est que la façon dont tout ce qu'il a vu est organisé. Voir les divers bâtiments et comprendre leur coordination, c'est voir l'Université. L'erreur de cet étranger gît dans la croyance naïve qu'il est correct de parler de Christ Church College, de la Bodléienne, du musée Ashmolean et de l'Université, comme si cette dernière était un autre membre de la classe dont les institutions déjà mentionnées sont des membres. A tort, il logeait l'Université dans la même catégorie que celle à laquelle appartiennent les autres institutions.

La même erreur pourrait être commise par un enfant assistant au défilé d'une division. On lui a pointé du doigt les bataillons, les batteries, les escadrons, etc., et il demande alors quand défilera la divi-

sion, supposant ainsi qu'elle est un analogue aux unités déjà vues, en partie semblable à elles et, en partie, différente. On corrigerait son erreur en lui disant que, voyant défiler les bataillons, les batteries et les escadrons, il a vu défiler la division. Le défilé n'était pas une parade de bataillons, de batteries, d'escadrons et d'une division ; c'était la parade des bataillons, des batteries et des escadrons d'une division.

Encore un exemple. Un étranger qui assiste à son premier jeu de cricket apprend quels sont les rôles des bôleurs, des batteurs, des chasseurs, des arbitres et des marqueurs. Il s'écrie alors : « Mais, il ne reste personne sur le terrain pour contribuer à cette célèbre composante du jeu qu'est l'esprit de corps. Je vois bien qui lance la balle, qui la passe et qui garde le guichet mais je ne vois pas les joueurs dont le rôle serait de faire preuve d'esprit de corps ». Une fois de plus, il faudrait lui expliquer qu'il s'enquiert mal à propos. L'esprit de corps n'est pas une manœuvre du jeu de cricket, complémentaire aux autres manœuvres particulières du jeu. *Grosso modo*, l'esprit de corps est l'ardeur avec laquelle chacun des rôles particuliers est tenu. Or, remplir un rôle avec ardeur ne revient pas à remplir deux rôles. Il est vrai que manifester de l'esprit de corps n'est pas la même chose que de lancer une balle ou de la rattraper, mais ce n'est pas non plus une manœuvre supplémentaire telle que l'on pourrait dire que le bôleur lance d'abord la balle et, ensuite, fait preuve d'esprit de corps ou qu'un chasseur, à un moment donné, attrape la balle ou manifeste de l'esprit de corps.

Ces exemples d'erreurs de catégorie ont en commun un trait qu'il faut noter. Les erreurs sont commises par des gens qui ne savent pas manier les concepts d'*université*, de *division* et d'*esprit de corps*. Leurs difficultés proviennent d'une inaptitude à user de certains termes du vocabulaire français.

Certaines erreurs de cet ordre sont intéressantes d'un point de vue théorique ; à savoir celles commises par des gens parfaitement capables d'appliquer des concepts, du moins dans des situations familières, mais susceptibles néanmoins, dans leur pensée abstraite, de ranger ces concepts sous des types logiques auxquels ils n'appartiennent pas. Prenons un exemple d'une erreur de ce genre. Un étudiant en Sciences Politiques a appris quelles sont les différences essentielles entre les constitutions britannique, française et américaine ainsi que les différences et relations existant entre le Cabinet ministériel, le Parlement, les différents ministères, l'appareil judiciaire et l'Église anglicane. Néanmoins, cet étudiant pourrait se trouver embarrassé par des questions portant sur les relations entre l'Église anglicane, le ministère de l'Intérieur et la Constitution britannique. Car, alors que l'Église anglicane et le ministère de l'Intérieur sont des institutions, la Cons-

tution britannique n'est pas une autre institution dans le même sens du terme. De sorte que l'on peut affirmer ou nier qu'il y ait des relations inter-institutionnelles entre l'Église et le ministère de l'Intérieur mais que l'on ne peut parler de relations de ce genre entre l'une ou l'autre de ces deux institutions et la Constitution britannique. La « Constitution britannique » n'est pas une expression appartenant au même type logique que le « ministère de l'Intérieur » et l'« Église anglicane ». C'est un peu de la même façon que Jean Dupont peut être un parent, un ami, un ennemi ou un étranger pour Jean Durand, ce qu'il ne peut être pour le contribuable moyen. Ce même Jean Dupont peut, dans une conversation, discuter intelligemment du contribuable moyen mais serait néanmoins embarrassé d'expliquer pourquoi il ne pourrait le rencontrer dans la rue comme il rencontre un ami.

A propos de l'erreur de catégorie, il vaut encore la peine de noter le point suivant : aussi longtemps que notre étudiant en Sciences Politiques pense que la Constitution britannique est un analogue aux autres institutions mentionnées, il aura tendance à la décrire comme une institution mystérieuse et occulte. De même, aussi longtemps que Jean Dupont pense au contribuable moyen comme à un citoyen semblable à lui, il sera enclin à l'imaginer comme un homme fuyant et immatériel, un spectre qui est partout tout en n'étant nulle part.

Le propos de ma critique est de montrer qu'une famille d'erreurs de catégorie radicales se trouve à l'origine de la théorie de la double vie. La représentation de la personne humaine comme un fantôme ou un esprit mystérieusement niché dans une machine dérive de cette théorie. A ce propos, il est vrai que la pensée, les sentiments et les activités intentionnelles ne peuvent être décrits dans les seuls langages de la physique, de la chimie et de la physiologie. Les tenants du dogme de la double vie en ont conclu qu'ils devaient être décrits dans un langage parallèle. Puisque le corps humain est une unité complexe et organisée, l'esprit humain doit, selon eux, être une autre unité, également complexe et organisée, bien que différemment, constituée d'une autre substance et ayant un autre genre de structure. Ou encore, puisque le corps humain, comme toute autre parcelle de matière, est un champ de causes et d'effets, ils voient dans l'esprit un autre champ de causes et d'effets quoique (Dieu merci !) non de causes et d'effets mécaniques.

3. L'ORIGINE DE L'ERREUR DE CATÉGORIE.

Voici, à mon avis, l'une des origines de l'erreur de catégorie cartésienne. Après que Galilée eut montré que ses méthodes de découverte scientifique pouvaient fournir une théorie mécanique susceptible de

s'appliquer à tout occupant de l'espace, Descartes a ressenti en lui la présence de deux tendances contradictoires. En tant que génie scientifique, il ne pouvait qu'endosser les prétentions de la mécanique et, en tant que croyant préoccupé de problèmes moraux, il ne pouvait pas accepter, comme Hobbes, la clause déprimante du mécanisme selon laquelle il n'y a qu'une différence de complexité entre la nature humaine et un mécanisme d'horloge. Pour Descartes, le mental ne pouvait pas n'être qu'une variété du mécanique.

Assez naturellement, mais à tort, Descartes et ses successeurs ont adopté une échappatoire. Puisqu'il fallait se garder d'interpréter les termes de conduite mentale comme désignant le déroulement de processus mécaniques, il fallait les interpréter comme rapportant celui de processus non mécaniques. Puisque les lois de la mécanique expliquaient les mouvements dans l'espace comme des effets d'autres mouvements dans l'espace, il fallait d'autres lois pour expliquer certains fonctionnements non spatiaux de l'esprit comme des effets d'autres fonctionnements non spatiaux de l'esprit. La différence entre les conduites humaines décrites comme intelligentes et celles qualifiées d'inintelligentes doit être d'ordre causal. Ainsi, tandis que certains mouvements de la langue et des membres sont des effets de causes mécaniques, d'autres doivent provenir de causes non mécaniques. En d'autres termes, certains de ces mouvements ont leur origine dans les mouvements de particules matérielles, d'autres dans le fonctionnement de l'esprit.

Les différences entre le physique et le mental étaient donc placées à l'intérieur du schéma commun des catégories de « chose », de « substance », d'« attribut », d'« état », de « processus », de « changement », de « cause » et d'« effet ». L'esprit était considéré comme une « chose » différente du corps ; les processus mentaux étaient des causes et des effets bien que d'un genre différent des mouvements corporels et ainsi de suite. De même que l'étranger s'attendait à ce que l'Université soit un bâtiment supplémentaire, à la fois semblable aux Collèges et considérablement différent d'eux, de même les détracteurs du mécanisme représentaient l'esprit comme un centre supplémentaire de processus de causalité, assez semblable aux machines tout en différant considérablement d'elles. Cette hypothèse était donc une hypothèse para-mécanique.

Que cette hypothèse soit au cœur de la doctrine est rendu manifeste par le fait que, dès le début, ses adhérents se sont rendu compte d'une difficulté théorique majeure : comment l'esprit peut-il influencer le corps et être influencé par lui ? Comment un processus mental tel que le vouloir peut-il être la cause de mouvements spatiaux tels que ceux de la langue ? Comment un changement physique dans le nerf optique peut-il avoir, parmi ses effets, la perception par l'esprit d'un trait de